

ne sera pas outragé au Louroux, et là, plus qu'ailleurs, on l'aimera, on l'entourera de respect, car, en regardant et en aimant le drapeau, on regarde et on aime la France !

La messe achevée, le drapeau est voilé d'un crêpe noir, le drap mortuaire est déplié et tenu par quatre jeunes gens; deux autres présentent de magnifiques couronnes blanches et l'absoute est donnée pour les deux jeunes camarades morts depuis la fondation de la petite société. On se dirige vers le cimetière bientôt rempli d'une foule nombreuse; les couronnes sont déposées sur les deux tombes, et M. Chaplain prononce quelques paroles touchantes. Il demande des prières, non seulement pour ceux qui dorment paisiblement dans notre cimetière, mais pour tant de soldats qui tombent en ce moment en Chine, qui n'ont ni prêtre, ni famille pour les assister, ni une croix pieuse, ni une visite affectueuse. Ces paroles, prononcées avec l'accent ému que sait leur donner le cœur du prêtre, font passer un frisson dans l'auditoire; les larmes coulent au souvenir de ces défunts bien-aimés.

La fête devait se continuer à Vernoux. Tout le jour, malgré l'accablante chaleur, les jeunes gens y furent traités en enfants gâtés. Quelques jeux tranquilles, dont les cigares faisaient l'unique récompense, les occupèrent sous les arbres du parc, et un repas, entrecoupé par les pétards, les confetti et bien d'autres drôleries innocentes, mirent la plus charmante gaieté à l'ordre du jour.

Vers quatre heures du soir, la population du Louroux se rendit au château, car la journée, commencée par une fête patriotique, se termina par une cérémonie essentiellement religieuse. Il s'agissait de bénir un calvaire à l'entrée du parc de Vernoux, qui, dans la pensée des châtelains, devait être un souvenir de l'année sainte, un monument de reconnaissance pour la vocation sacerdotale du fils consacré à Dieu, une expiation pour les crimes du siècle qui s'achève, une prière pour l'avenir. Il devait rappeler l'orage et la tempête qui frappèrent successivement les deux magnifiques chênes qui servirent à faire la croix, et encourager les âmes endolories à gravir dans la paix et dans l'espérance le calvaire de la vie.

Devant le château, voici le superbe christ polychromé destiné à la croix, étendu sur un lit de parade, admirablement décoré de draperies rouge et or, et entouré de drapeaux très riches. Les jeunes gens, portant tous à la boutonnière les belles médailles de Léon XIII apportées pour eux de Rome, s'emparent du brancard et le portent sur leurs épaules jusqu'au calvaire, orné par des mains habiles. Le cortège s'arrête devant l'autel de granit et, pendant que l'on chante des cantiques à la croix, tous les hommes viennent baiser les pieds ensanglantés du christ, en réparation des blasphèmes et de l'impiété des hommes. Le défilé dure longtemps, puis le christ est doucement soulevé et on le voit suspendu dans les airs, inclinant vers le peuple son front chargé d'épines. Ah ! qu'elle est toujours impressionnante, cette scène de la mise en croix ! Les cordes, les échelles, les ouvriers penchés sur le gibet sacré, les clous énormes s'enfonçant dans des plaies saignantes, tout cela serre le cœur; on oublie tout pour ne penser qu'à Jérusalem.